



HAL
open science

**Sayac Valencia Triana: “ Théorie transféministe pour
l’analyse de la violence machiste et la reconstruction
non-violente du tissu social dans le Mexique
contemporain ”**

Marie-Agnès Palaisi

► **To cite this version:**

Marie-Agnès Palaisi. Sayac Valencia Triana: “ Théorie transféministe pour l’analyse de la violence machiste et la reconstruction non-violente du tissu social dans le Mexique contemporain ”. *Féminismes latino-américains en traduction*. Territoires disloqués, 2020. hal-03263035

HAL Id: hal-03263035

<https://hal.science/hal-03263035>

Submitted on 3 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sayac Valencia Triana

« *Théorie transféministe pour l'analyse de la violence machiste et la reconstruction non-violente du tissu social dans le Mexique contemporain* »

2014

Présenté et traduit par Marie-Agnès Palaisi

Présentation

Résumé

Dans le texte que nous avons choisi de traduire¹, Sayac Valencia part de la dénonciation de la dystopie machiste au Mexique que constitue la nécropolitique actuelle. Elle lui oppose la nécessité de construire des masculinités dissidentes, désobéissantes, capables de complexifier le genre à partir d'une g-localisation depuis le sud. La citation de Cherrie Moraga qui vient en exergue de son texte : « *el verdadero poder es colectivo* » (le véritable pouvoir est collectif) explicite bien sa pensée. En réponse au capitalisme gore, le transféminisme réélabore le tissu social et développe ainsi une contre-offensive envers les sujets « endriagues » hégémoniques qui sont une création métaphorique centrale dans la pensée de Sayac Valencia. Ces derniers sont une métaphore conceptuelle que Sayac Valencia crée à partir de la figure médiévale issue de l'Amadis de Gaule, mi-hydre, mi-homme et dragon, monstre qui provoque la terreur chez tout un-e chacun-e. Ce sujet monstrueux désigne donc le sujet hégémonique : Sayac Valencia déplace ainsi la figure du monstrueux des sujets dissidents et minoritaires vers les sujets hégémoniques, révélant ainsi leur face nécrophile. Cela lui permet de déplacer le centre du savoir vers la périphérie et de faire des sujets *cuir* les auteurs et autrices de nouvelles épistémologies. Sa stratégie consiste aussi à créer des alliances et à reconstruire du communautaire, qui soit partageable, qui rétablirait des liens à partir des différences et qui nous situerait contre les positions hégémoniques. Elle prône donc l'action collective et la reconnaissance contre la séparation, l'humiliation et la délégitimation.

Son transféminisme devient un nouveau cadre épistémologique servant à légitimer des sujets non prédéterminés par la biologie afin de faire évoluer la « masculinité » à partir des hommes victimes de violences économiques, des individus racisés, des minorités sexuelles, des femmes, etc. Il aboutit à repenser une masculinité plurielle et localisée, déliée du biologique, à partir d'une réélaboration et complexification des genres provenant de corps g-locaux.

Il incite pour cela à reconnaître le caractère arbitraire des normes hégémoniques et invite à la désobéissance.

Présentation autrice

1

Le cadre pluriel de cette anthologie ne permettait pas de traduire la totalité de l'essai *Capitalismo gore*. C'est pourquoi nous avons choisi un des articles de Sayac Valencia qui permettait de rendre le mieux compte de la théorie qu'elle expose dans ce livre.

Philosophe, poète, essayiste et « exhibitionniste performeuse », Sayac Valencia a un doctorat européen en philosophie, théorie et critique féministes de l'université Complutense de Madrid. Elle a suivi les cours de Judith Butler, Gayatri Chacravorty Spivak, Paul Preciado et Monserrat Galcerán, entre autres, dont elle s'est inspirée pour écrire sa propre théorie du « capitalisme gore » permettant de lire, depuis une perspective transféministe, les violences au Mexique durant ses vingt dernières années.

En tant qu'artiste, ses performances se fondent sur l'occupation de l'espace public à travers un corps *queer* qui interroge les canons de la normalité, en faisant du corps un support artistique, politique, centre de discussions et de connexions multiples.

Elle est co-fondatrice du groupe interdisciplinaire *La Línea*, groupe féministe qui, depuis 2002, à travers l'écriture, la théorie, la production éditoriale, l'art audiovisuel, l'action dans l'espace public et la performance, fait une exploration critique du processus d'écriture et du processus artistique dans l'aire binationale entre Tijuana (MX) et San Diego (CA) mais aussi Madrid et New York.

Ses poèmes ont été publiés dans des revues et anthologies au Mexique comme : Alforja, Tierra Adentro, Taladro, TextoS, La Línea, Hoja de Poesía, Velocidad Crítica y Otra orilla. Ses essais ont été publiés dans diverses revues du Mexique, d'Espagne, de Colombie, d'Argentine et des États-Unis. Certains de ses poèmes ont été traduits en français et en allemand, et publiés dans la revue *Los flamencos no comen* (Montpellier, 2004) et dans *Latinlog* (Berlín 2007).

Sa poésie mêle le langage poétique et philosophique pour créer de nouveaux outils pour penser et résister.

Elle a publié quatre livres remarquables² depuis 2004, qui mêlent la théorie, la fiction et la philosophie à partir de formes textuelles difficilement classable.

Concepts et points forts

Plusieurs concepts sont clés dans la pensée de Sayac Valencia. Nous souhaitons mettre l'accent sur quelques-uns d'entre eux qui permettront de faciliter la lecture de l'article que nous avons choisi pour présenter son positionnement philosophique : il s'agit du transféminisme, de la nécropolitique et du capitalisme gore.

Le *transféminisme* de Sayac Valencia est plus tardif que celui initié par Diana Courvant et Emi Komaya en 1992. Il naît en 2008 en Espagne, avec la crise économique qui s'accroît en Amérique latine, et se construit à partir des échanges entre la péninsule et divers pays d'Amérique latine, dont le Mexique, grâce à la voix de nombreux migrants et l'organisation de colloques, manifestations ou journées d'étude entre tous ces pays hispanophones.

Le transféminisme ne se départit pas du féminisme, mais il permet d'ouvrir des champs discursifs et des espaces pour des sujets actuels qui sont des sujets en devenir minoritaire, c'est-à-dire des sujets qui, par l'effet de la politique actuelle des États –que Sayac Valencia appelle le *nécro-empowerment* capitaliste– se retrouvent dans une situation de vulnérabilité inédite. Se tissent alors des liens avec les féminismes noirs, le positionnement *cuir*, le mouvement de dépathologisation des identités trans et les devenirs minoritaires. Ce sont des

groupes qui résistent à l'assimilation imposée par le capitalisme hégémonique et qui inventent un autre positionnement critique et une capacité d'action g-locale : « G » de genre, c'est-à-dire qu'ils déconstruisent le genre et les rapports de domination qui en découlent, et « local » parce qu'ils déplacent la critique vers le SUD, ce qui explique que le *queer* devienne *cuir*, combinant davantage de positions d'assujettissement. En effet le transféminisme regroupe un ensemble de pratiques et de théories en mouvement qui rendent compte d'une pluralité d'oppressions et de situations, en montrant la complexité des nouveaux enjeux du féminisme, des luttes sexuelles et de genre dans le monde global capitaliste.

Il est donc un mouvement de résistance qui considère le genre comme un système de pouvoir, une technologie, un dispositif qui produit, contrôle et limite les corps pour les rendre conformes à l'ordre social établi et il prétend modifier, amplifier, altérer et transformer ces codes qui régissent les constructions sociales.

En ce qui concerne les femmes, il se dissocie du féminisme institutionnel en leur offrant la possibilité de se dégager de l'imposition de rôles traditionnels de genre et en posant comme sujet et objet épistémologiques de nouveaux sujets transnationaux, transculturels, transgenre etc. Il critique le féminisme institutionnel et se définit comme un mouvement migrant et relationnel.

Sayak Valencia assume un positionnement transféministe, décolonial et mexicain, étant elle-même native de Tijuana, au Mexique, où sévit depuis le début des années 90, une corruption croissante de l'État qui aboutit à une systématisation de la violence envers les sujets vulnérables, tout particulièrement les femmes, au point que Marcela Lagarde en est venue à parler de féminicide³. Sous la gouvernance du président Felipe Calderón, le nombre de morts violentes victimes directes ou indirectes du narcotraffic a augmenté de façon drastique suite à la réponse militaire apportée par l'État à l'expansion du narco-état. De là surgissent, toujours plus nombreuses et horribles, des exhibitions de cadavres de femmes en tant que discours ou écran, stratégie de communication selon Rita Laura Segato⁴, qui participent du *nécro-empowerment* et de la *nécropolitique* dont parle S. Valencia. À la suite des travaux de Giorgio Agamben (dans les différents tomes de *Homo sacer*) et de Achille Mbembe⁵, elle pose que la nécropolitique mexicaine décrit une situation politique où la mort a remplacé la vie. La vie a perdu tout sens et tout poids, au point qu'elle n'a déjà plus de valeur marchande, et encore moins humaine. Mbembe dit que :

Enfin, le pouvoir nécropolitique opère par une sorte de réversion entre la vie et la mort, comme si la vie n'était que le médium de la mort. Le pouvoir nécropolitique toujours cherche à abolir toute distinction entre les moyens et la fin. Pour cette raison, il est indifférent aux signes objectifs de la cruauté. À ses yeux, le crime constitue une part fondamentale de la révélation, et la mort de ses ennemis est, par principe, dépourvue de toute symbolisation. Une telle mort n'a rien de tragique. Voilà pourquoi le pouvoir nécropolitique peut la multiplier à l'infini, soit par petites doses, soit par des

3

Marcela Lagarde a été la première à parler de « feminicidio » au Mexique pour renvoyer à la situation singulière de Ciudad Juárez. Elle reprenait alors le terme de Jill Radford y Diana Russell dans leur livre de 1992 *Femicide: The Politics of Woman Killing*.

4

Voir Rita Laura, Segato, *La escritura en el cuerpo de las mujeres asesinadas en Ciudad Juárez*, México, Universidad de Claustro San Juana, colección Voces, 2006.

5

In « Necropolitics », *Public Culture*, vol.15, núm.1, invierno de 2003, págs.11-40.

poussées spasmodiques – la stratégie des « petits massacres », selon une implacable logique de séparation, de strangulation et de vivisection, comme on le voit en Palestine, mais aussi dans d'autres endroits dans le monde⁶.

Cette proposition théorique vient à la suite de la biopolitique que Michel Foucault a définie, dès 1974, comme étant le contrôle que l'état exerce sur les corps⁷ en gérant et administrant la vie des individus qui le constituent. L'état, dont la mission première est la protection des individus, transforme, à l'ère du capitalisme, le soin du corps en un business rentable. Ainsi soutient-il une politique en faveur d'une meilleure santé, d'une hygiène saine et d'une sexualité épanouie dont il définit lui-même les normes et qui sont indispensables au développement du capitalisme. Cet ensemble de normes doit assurer la cohésion de l'État en imposant une gestion de la vie et des corps gérée par l'état.

La nécropolitique, dans les états d'urgence, n'administre plus la vie mais la mort ; le *nécro-empowerment* assure la cohésion de l'État par un régime de terreur qui s'impose grâce à l'exercice de la violence.

Sayak Valencia propose le terme de *capitalisme gore* comme outil d'analyse du paysage économique, sociopolitique, symbolique et culturel mexicain affecté et réécrit par l'économie du trafic de la drogue, et celui de *nécropolitique* comme un « engrenage économique et symbolique qui produit d'autres codes, grammaires, narrations et interactions sociales à travers la gestion de la mort. Ces termes font partie d'une taxinomie discursive qui cherche à rendre visible la complexité de l'entrelacs criminel dans le contexte mexicain et ses connexions avec le néolibéralisme exacerbé, la globalisation, la construction binaire du genre comme performance politique ainsi que la création de subjectivités capitalistes, recolonisées par l'économie et représentées par les criminels et les narcotrafiquants mexicains qui, à l'intérieur de la taxinomie du capitalisme gore, reçoivent le noms de sujets **endriagues** »⁸.

6

In « Décoloniser les structures psychiques du pouvoir », *Mouvements*, n°51, sept-oct 2007 : Qui a peur du post-colonial ? <http://www.mouvements.info/Decoloniser-les-structures.html>

7

Michel Foucault a employé pour la première fois le terme lors d'une conférence qu'il a donnée en 1974 à l'Instituto de Medicina Social de l'université de Rio. La teneur de cette conférence et des cours qu'il a donnés sur la médecine sociale dans cette université se retrouvent dans le tome 2 des *Dits et écrits* (Paris, Gallimard, 2001).

8

Je traduis Sayak Valencia dans son article « Capitalismo gore y necropolítica en México contemporáneo », en *Relaciones Internacionales*, núm. 19, febrero de 2012 GERI – UAM.

Il est essentiel que les féministes radicales affrontent la peur qu'elles éprouvent les unes pour les autres et la résistance qu'elles s'opposent, parce que sans cela, il n'y aura pas de pain sur la table. C'est simple, nous ne survivrons pas. [...] Le vrai pouvoir, comme vous et moi le savons très bien, est collectif. Je ne peux pas me permettre d'avoir peur de vous, ni vous de moi. S'il faut en arriver à une collision frontale, faisons-le : cette timidité courtoise est en train de nous tuer. [...]

Le mouvement féministe doit être le mouvement de telles survivantes, un mouvement qui a de l'avenir.¹¹

Breve généalogie des transféminismes

Le terme *transféminisme* a plusieurs significations et plusieurs généalogies. Dans le contexte étasunien, l'invention du terme est attribuée à Diana Courvant qui l'a utilisé pour la première fois en 1992 lors d'un événement à l'université de Yale. C'est dans ce contexte-là que Diana Courvant et Emi Koyama lancèrent la page web *trasfeminism.org* en l'an 2000 pour diffuser le *Transfeminism Anthology Projet* qui avait pour objectif d'introduire le terme transféminisme dans le monde académique, de trouver et de mettre en contact des personnes qui travailleraient sur ce thème ou sur des thématiques voisines dans le but d'éditer une anthologie sur le sujet. Le terme a aussi été utilisé par Robert Hill (2002) qui le définit comme l'incorporation du discours transgénérique au discours féministe.

Cependant, le transféminisme que nous aborderons dans cette réflexion est né en 2008 au sein des réseaux féministes d'échanges transnationaux situés à l'intérieur de l'Etat espagnol, quoi que non exclusivement, puisqu'il est traversé par la pratique et le discours de différentes voix et corporalités migrantes qui sont restées attachées à certaines journées, séminaires, colloques,

9

Docteure européenne en philosophie, théorie et critique féministe de l'université complutense de Madrid. Cet article est une réflexion menée dans le cadre du projet de recherche « Tout ce qui est solide se construit sur du sang : masculinités, droits humains et violence à Tijuana » que je développe actuellement comme une partie de mon travail de recherche au Collège de la Frontière Nord. Je n'ai pas de financement externe.

10

Chercheure titulaire.

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://revistas.javeriana.edu.co>

11

Cherríe L. Moraga, « La Guëra », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 18 | 2011, mis en ligne le 08 mars 2013, consulté le 04 septembre 2017. URL : <http://cedref.revues.org/674>

Traduction de l'anglais (États-Unis) : Diane Koch.

Révision : Jules Falquet et Paola Bacchetta.

Ce texte a été publié pour la première fois dans Anzaldúa, Gloria, Moraga, Cherríe, (1981), *This Bridge Called My Back. Writings of Radical Women of Color*. Watertown, MA : Persephone Press.

manifestations, etc., organisés régulièrement entre 2008 et ce jour, dans divers pays de langue hispanique, le Mexique étant l'un d'entre eux¹².

Le transféminisme, comme outil épistémologique, ne se dissocie pas du féminisme et ne se propose pas de le dépasser, mais se pose comme un réseau capable d'ouvrir des espaces et des champs discursifs à toutes ces pratiques et ces sujets de la contemporanéité et du *devenir minoritaire* qui n'avaient pas été considérés de façon directe par le féminisme blanc et institutionnel. De même, il tisse des liens avec la mémoire historique et reconnaît l'héritage apporté par les mouvements féministes intégrés par les minorités raciales, sexuelles, économiques et migrantes en même temps qu'il s'en nourrit, tant discursivement que politiquement. Depuis cette perspective, dans la généalogie du transféminisme, on peut distinguer quatre lignes intersectionnelles :

1. Les féminismes de couleur du tiers monde et du tiers monde étasunien¹³.
2. La dissidence sexuelle et son déplacement géopolitique y épistémique vers le sud : du *queer* au *cuir*¹⁴.
3. Le mouvement pour la dépathologisation des identités trans (*Stop Trans Pathologization*) et le mouvement pro-pute, en faveur de la déstigmatisation et de la légalisation du travail sexuel.
4. Les devenirs minoritaires dus à la diversité fonctionnelle, les migrations, la précarisation économique.

Suivant ces lignes transversales, le transféminisme invite à proposer des actualisations théorico-pratiques sur la réalité et la condition des femmes dans cette réalité. Cet appel ne se réduit pas cependant aux corps lisibles comme femmes mais inclut aussi les différentes corporalités et dissidences critiques, la prise en compte des circonstances économiques spécifiques des sujets à l'intérieur de la précarité (professionnelle et existentielle) internationale étant un pré-requis indispensable.

12

Les autres pays latino-américains qui ont amorcé et alimenté les débats sur le transféminisme sont : l'Argentine, la Bolivie, le Chili, la Colombie, l'Équateur et le Pérou. Un aperçu peut être consulté dans : Revista *Ramón*, núm. 99. Abril 2010. Buenos Aires, Argentina. Dossier « Micropolíticas Cuir : Transmariconizando el Sur ». Editeurs invités : Fernando Davis et Miguel A. López. Textes de Silvia Delfino, Flavio Rapisardi, Elizabeth Vásquez, Fernanda Carbajal, Beatriz Preciado, Inti Guerrero, Mujeres Públicas, Giuseppe Campuzano, Miguel A. López, Pablo León de la Barra, Felipe Rivas San Martín, Elisa Fuenzalida, María Galindo/Mujeres creando et Victor Manuel Rodríguez. <http://es.scribd.com/doc/31922861/ramon-99-revista-ramona-de-argentina>

13

Constitué par les féministes *chicanas*, afro-américaines, asiatico-américaines, natives des Amériques et leurs luttes postcoloniales.

14

La variation *cuir* est la dérivation phonétique/espagnolisée/déviée/impropre qui cherche à s'affirmer et à se resituer par le biais de la réappropriation du stigmaté du parler avec *accent* qui pèse sur les langues hispaniques et les place dans une position subalterne/défectueuse face à la prononciation *correcte*, (avec un accent anglophone), du terme *queer*. *Cuir* représente une défamiliarisation (ostranienie) du terme, c'est-à-dire, une désautomatisation du regard de la lectrice. *Cuir* consigne l'inflexion géopolitique vers le sud et depuis les périphéries en contrepoint de l'épistémologie coloniale et de l'historiographie anglo-américaine. Il faut aussi préciser que *cuir* n'est pas un synonyme d'homosexuel et qu'il ne suffit pas d'être homosexuel pour faire partie du mouvement *cuir*, puisque c'est un mouvement d'autocritique qui peut inclure ceux qui maintiennent des pratiques hétérosexuelles mais qui divergent des systèmes de domination apparentés à la production capitaliste qui marginalise tous ceux qui sont devenus minoritaires pour raison de genre, classe, ethnie, nationalité, diversité fonctionnelle, etc.

Les sujets du transféminisme, quel que soit leur genre et sexe, peuvent se comprendre comme une sorte de *multitudes queer/cuir* qui, à travers la matérialisation performative des variations du genre et de la sexualité, parviennent à développer des agencements g-localisés. Eli Vázquez, du projet Trans à Quito, Equateur, en est un exemple. À travers un activisme de base enraciné dans une critique décoloniale propose des *Usages Alternatifs du Droit* et a réussi à infiltrer une perspective humanisée sur le phénomène trans dans l’imaginaire quotidien, ainsi que quelques propositions de loi pour demander des droits collectifs et des garanties individuelles pour le collectif *trans* et *intersex* en Equateur.

La tâche de ces *multitudes queer/cuir* est de développer des catégories et d’exécuter des pratiques qui ne cherchent pas à s’assimiler aux systèmes de représentation imposés par l’hégémonie capitaliste du système hétéropatriarcal/classiste/raciste. En plus d’inventer d’autres formes d’action qui reconfigurent la position du sud comme un positionnement critique et pas seulement comme un emplacement géopolitique. Un autre exemple de ce type de transféminisme est le travail de performance de Nadia Granados « La Fulminante », artiste colombienne qui se réapproprie l’image de la « latine sexy et chaude » – qui se vend fréquemment dans l’imaginaire culturel contemporain (une réminiscence de la construction des femmes racialisées durant l’époque coloniale) – et la rend métisse dans un langage politique et érotique qu’elle emploie pour nous parler de thèmes comme le débat sur l’autogestion du corps des femmes, le système de santé, la double morale, le déplacement forcé et le pouvoir en Colombie. Vázquez comme Granados réactivent le caractère autocritique et anti-dogmatique des divers mouvements féministes et décolonialistes.

A l’intérieur de ces cadres, le transféminisme d’origine sudard/européard/nordard¹⁵, ne se réduit pas seulement à l’incorporation du discours trans au féminisme mais peut se comprendre comme un mouvement migrant et relationnel, tout comme la contestation désobéissante des systèmes de représentation et de répression dominants, incluant une critique directe du dogmatisme professé par un certain féminisme institutionnel.

Une telle confrontation au dogmatisme qui standardise les corps, les affects et les désirs se fait grâce à une reformulation des représentations et à la mise en circulation d’autres taxinomies pour nommer le monde. De la même façon que la création de politiques dissidentes de la vision donne de la visibilité aux mouvements trans-pédé-gouine-métis·se-migrant·e-précaire, et dénonce en même temps les conséquences réelles de la violence exacerbée –alimentée par le machisme, l’autoritarisme, le classisme et l’homophobie– liées au capitalisme gore.

Après cette brève généalogie nous passerons à la deuxième partie de cet article qui cherche à répondre aux questions suivantes :

1. Quel type de sujets et de pratiques crée la réinterprétation machiste du néolibéralisme extrême et quelles en sont les conséquences sociales les plus évidentes au Mexique ?

De tels dysféminismes énoncent le devenir sud globalisé, c’est-à-dire, une prolifération de suds sur toute la planète. Ce qui offre un espace d’alliance possible à travers l’énonciation partagée du sud *every where*, qui se caractérise par le devenir minoritaire/migrant et la tiermondisation du premier monde.

Nous faisons le choix de traduire « sudaca/euraca/norteca », termes péjoratifs en espagnol pour désigner les gens du Sud, d’Europe et du Nord, par des néologismes pouvant rendre la même nuance par un suffixe –ard dont la connotation est négative.

2. Comment le transféminisme peut-il réorienter et proposer d'autres modèles pour la création de sujets qui ne soient pas apparentés à la dystopie du capitalisme gore, à la masculinité hégémonique ou à la surconsommation néolibérale ?

Pour répondre à ces questions nous considérons pertinent de mentionner trois thèmes qui sont liés à la nécessité de rendre visible la dystopie machiste au Mexique et l'urgence de construire / rendre visible les masculinités désobéissantes face à l'hégémonie du genre dans notre pays. Ces thèmes sont :

- 1) L'effondrement du concept d'Etat-Nation dû au manque de perspective des gouvernements qui, depuis l'époque post-révolutionnaire, ont mis tous leurs efforts dans la construction d'une démocratie –purement discursive–, en la pensant comme une panacée. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas été critiques avec le discours du projet de la modernité/colonialité et n'ont pas su mener à terme une pratique géopolitique pertinente pour le contexte mexicain. En ce sens, la reproduction acritique des discours du progrès et de l'ascension sociale –qui se fondent sur une axiologie anglo-euro centrique-colonialiste– aura contribué à l'échec de l'Etat comme projet émancipateur, puisqu'il renforce la relation de pouvoir marquée par la différence coloniale dont l'empreinte a permis de forger les demandes de la masculinité hégémonique ou traditionnelle¹⁶ redistribuées quotidiennement aux mâles mexicains de façon biopolitique par l'Etat et la société.
- 2) Les crises économiques consécutives qu'ont subies les espagnols tiers-mondisés. Nous renvoyons à la déstructuration économique dont a souffert le Mexique à partir des années 70, où les politiques de modernisation proclamées par le gouvernement ont clairement laissé à l'abandon le monde rural, faisant ainsi augmenter le nombre de migrations vers la ville et surtout, vers les Etats-Unis. C'est ainsi qu'a commencé une reconfiguration du concept de travail qui, des décennies après (avec l'arrivée de la globalisation) aboutirait à la création et à l'institution d'une nouvelle classe sociale : la *classe criminelle*, comme moteur économique du pays que, dans ce travail, nous appelons *subjectivité endriague* et qui aura aussi des conséquences sur les injonctions de genre, surtout celles qui lient la légitimité masculine au pouvoir d'achat.
- 3) Le matraquage des media (plus particulièrement la télévision) qui produisent quotidiennement des stéréotypes de genre et des représentations de femmes, d'indigènes, d'homosexuels et des personnes à diversités fonctionnelles en position d'infériorité. De la même façon, la violence criminelle est naturalisée par le biais de sa sur-représentation, en la proclamant indirectement comme la clé pour atteindre le succès économique.

Cela étant dit, nous nous centrerons sur le premier point et ferons une brève révision historique de l'implication qu'a le concept de *macho* dans la construction de l'identité nationale en Amérique latine¹⁷ et, tout particulièrement, au Mexique. Cette thèse a été

16

Nous sommes conscientes que les modèles de masculinité et de féminité sont contextualisés et s'adaptent, pour survivre, aux contextes historiques et aux transformations économiques des sociétés.

17

Il est clair que l'Amérique latine n'est pas un territoire homogène. Cependant, ce qui perdure au sein de la diversité géopolitique et culturelle c'est la division binaire du genre qui, s'il est évident qu'elle a différents degrés d'intensité et d'application, il est aussi évident que les dispositifs de propagation du sexisme continuent à

analysée, en première instance, par Oscar Lewis (Lewis, 1959 ; 1961) qui situe l'apparition des termes *macho* et *machisme* dans la décennie 1940-1950¹⁸ pour faire référence aux « hommes de la classe ouvrière latino-américaine et de la classe pauvre dans les quartiers populaires urbains, surtout du Mexique et d'Amérique centrale » (Zapata, 2001, p.237).

A ce sujet, Carlos Monsiváis a écrit que le terme *macho* s'étend au Mexique depuis les luttes révolutionnaires comme signe d'identité des classes paysannes et ouvrières. Ainsi, dans la configuration naissante de la Nation mexicaine, le *macho* devint un superlatif du concept d'homme qui plus tard se naturaliserait artificiellement comme un héritage social national, passant outre les limites entre les classes. Pour cette raison, la figure du macho ne se circonscrirait pas seulement aux classes subalternes mais se transformerait en paradigme du genre commun à tous les mâles mexicains, prescrivant comme valeurs associées à la masculinité véritable : « l'indifférence devant le danger, le mépris des vertus féminines et l'affirmation de l'autorité à n'importe quel niveau » (Monsiváis, 1981)¹⁹. Il est important de souligner que dans le contexte mexicain, les constructions de genre sont intimement liées à la construction de l'Etat.

C'est pourquoi, profitant de la conjoncture du Mexique contemporain concernant l'effondrement de l'Etat mexicain aggravée par la classe criminelle, nous considérons indispensable de rendre visible la connexion entre ces deux organisations par rapport au genre : les deux positions ont une perspective commune depuis laquelle se défend et se valorise le maintien d'une masculinité violente liée à la construction de l'identité nationale. Ainsi, tout argument en faveur de l'éradication de la violence criminelle doit prendre en compte que celle-ci est l'une des valeurs structurelles de l'axiologie hétéropatriarcale et, par conséquent, que les stratégies pour la combattre doivent mettre l'accent sur une analyse critique de la construction du genre (masculin) au Mexique.

Ainsi, il devient nécessaire de faire circuler une conscience critique de la violence de genre²⁰, où les citoyen-nes soient au courant que les effets dystopiques et quotidiens de

être une partie de la violence systémique de la majorité des territoires et beaucoup d'autres endroits dans le monde.

18

A ce propos, on peut nous objecter que durant des décennies récentes il y a eu des changements dans la masculinité en raison d'une transition sociale (Montesinos, 2004) où l'on tend à l'équité de genre. Cependant cette argumentation est encore inscrite dans une perspective en continuité avec les logiques de la modernité/colonialité où le genre se construit sous une logique linéaire et binaire. Or, on est d'accord sur le fait que les façons dont le machisme s'explique aujourd'hui constituent un éventail complet qui se soutient et se légitime au moyen de chorégraphies sociales qui reproduisent et réarticulent la violence systémique, symbolique et contextuelle. Pour autant, les effets du machisme sont toujours atroces, bien que ses visages se soient multipliés et fantomatisés ou bien que le machisme soit devenu léger et le sexisme lourd.

19

Je traduis de l'original dans Carlos Monsiváis, (1981, abril-mayo). ¿Pero hubo alguna vez once mil machos ?, *FEM*, (18), 9-20 « la indiferencia ante el peligro, el menosprecio de las virtudes femeninas y la afirmación de la autoridad en cualquier nivel ».

20

Elle considère, comme d'autres transféministes que le genre même est la violence, que les normes de masculinité et de féminité, telles que nous les connaissons, produisent de la violence, puisqu'elles se basent sur les ordres et contre-ordres, qui à leur tour produisent de la frustration et rarement du soulagement. De la violence

l'effusion de sang dans le pays ne sont pas dus uniquement aux luttes entre groupes criminels, mais aussi à l'obéissance aveugle, professée socialement, aux injonctions de la masculinité hégémonique (Connell, 2010), (re)produites par les institutions : l'Etat, l'église, les *mass media*, la famille, l'économie, etc. et imposées aux hommes.

Dans le même ordre d'idée, il est nécessaire de rendre visible socialement que le maintien d'une masculinité violente apparentée à la construction de l'identité nationale a des implications politiques, économiques et sociales qui coûtent quotidiennement un nombre élevé de vies humaines, étant donné la logique machiste de défi et de lutte pour le pouvoir et que, si cette logique perdure, elle légitimera la classe criminelle en tant que sujets de plein droit pour exécuter la violence comme l'une des principales consignes à respecter au regard des injonctions de la masculinité hégémonique et du machisme national.

La déconstruction du machisme est urgente dans le contexte mexicain actuel étant donné que le phénomène du narcotrafic et de la violence explicite en tant qu'outils du nécro empowerment²¹ obéissent et incarnent, de façon exacerbée, un amalgame entre les injonctions de la masculinité hégémonique et les injonctions du capitalisme global contemporain.

De cette façon, nous passons au second point qui renvoie aux crises économiques qui se sont produites de façon répétée en Amérique latine et à la récente crise mondiale dont le centre névralgique se trouve aux Etats-Unis –et dont la répercussion se perçoit de façon directe sur l'économie mexicaine à cause de la proximité géographique entre les pays et de la grande dépendance économique que le Mexique entretient avec les Etats-Unis. Cette accumulation de crises économiques a conduit à un autre type de crise au Mexique : la crise du modèle traditionnel de masculinité apparenté au rôle de macho chargé de nourrir sa famille.

L'incorporation des femmes au marché du travail durant la décennie des années 50 peut être vue comme un tournant et une fracture du modèle de la masculinité exclusivement lié à la charge familiale. Cela a débouché sur une peur masculine généralisée : la *dévirilisation* à cause du chômage. Cette peur s'est intensifiée à partir des années 70-80 à cause des crises et des restructurations économiques que nous connaissons maintenant comme globalisation ou *postfordisme*.

En ce sens, avec l'avènement de la globalisation de l'économie mondiale et ses conséquences en termes de précarité professionnelle et existentielle, les formes illicites d'enrichissement ont repris des forces. Apparaît de cette façon ce que dans mon travail j'appelle la *subjectivité endriague* qui se caractérise par la construction de modèles de vie rêvée de masculinité²². Des modèles dont l'incarnation est souhaitable dans le but de

de genre et son imposition sur les corps sexués et les privilèges ou anti-privilèges que cette sexualité octroie dans la société, se dégage ce que l'on appelle communément (grâce aux revendications et aux luttes féministes) violence de genre ou violence machiste.

21

On appelle nécro-empowerment les processus qui transforment des contextes et/ou des situations de vulnérabilité et /ou de subalternité en possibilité d'action et d'auto-pouvoir, en inversant ainsi les hiérarchies d'oppression mais qui les reconfigurent depuis des pratiques dystopiques pour s'approprier le pouvoir et obtenir à travers lui enrichissement illicite et auto-affirmation perverse (Valencia, 2010)

22

légitimer le néolibéralisme le plus radical, littéral et exacerbé que nous appelons le Capitalisme Gore.

Il est pertinent de définir les caractéristiques des sujets endriagues autant que du Capitalisme Gore pour pouvoir, ensuite, rendre visible la radicalisation dystopique qui, dans le contexte mexicain, a tramé les liens entre la masculinité hégémonique, le néolibéralisme globalisé et la violence. Il est donc urgent de réviser les masculinités en d'en proposer d'autres qui puissent se dissocier de cette trame qui est issue de la glorification et de la naturalisation du *machisme* proclamé par l'Etat, lequel est passé du statut d'Etat-Nation, qui utilise les technologies du genre pour garantir la reproduction et la confirmation des identités génériques, à celui de Narco-Nation qui utilise la technologie de la violence et sa spécialisation, comme outils du nécro empowerment et de l'enrichissement. Ces derniers ont pour conséquence un déséquilibre radical dans l'exercice du pouvoir et un dédain de toute politique du lien social entre genres, perpétuant l'inégalité entre les devenirs minoritaires et distribuant la violence de manière misogyne, homophobe, (endo)raciste, etc.

Depuis notre perspective, le Capitalisme Gore est l'effusion de sang explicite et injustifiée (comme prix à payer par le Tiers Monde qui s'affaire à suivre les logiques du capitalisme comme une forme de légitimité et de progrès), au pourcentage élevé de viscères, de démembrements, fréquemment mêlés au crime organisé, au genre et aux usages prédateurs des corps. Tout cela par le biais de la violence la plus radicale comme outil de *nécro empowerment* et de réaffirmation machiste, puisque « un macho est un pauvre à qui il ne reste comme seul recours pour se faire remarquer que l'indifférence face à sa propre mort et à la douleur d'autrui » (Monsivais, 1990)²³. Le *machisme* exacerbé proposé par l'Etat est devenu une agentivité *endriague*.

Nous utilisons le terme *endriague* pour rendre visible la perspective colonialiste qui survit dans la construction des récits tératologiques contemporains, où les récits du colonial sont toujours d'actualité dans l'*épistémè* g-locale à travers de multiples facteurs comme l'économie et l'endoracisme. L'*endriague* serait donc l'actualisation du monstre/Autre qui donne corps et trame aux sujets ultra violents et démolisseurs du Capitalisme Gore : les sujets endriagues.

Le terme *endriague* migre vers notre taxinomie transféministe depuis la littérature médiévale, plus spécialement depuis le livre *Amadis de Gaule*. L'*endriague* est un personnage littéraire médiéval, un croisement d'homme, d'hydre et de dragon, c'est-à-dire, un monstre. C'est l'un des ennemis que doit affronter l'Amadis de Gaule²⁴. Sa

D'accès difficile pour des sujets pauvres et racialisés qui, ironiquement, représentent la majorité de la population mondiale.

23

Je traduis de l'original dans Carlos Monsivais, (1981, avril-mayo). ¿Pero hubo alguna vez once mil machos ?, *FEM*, (18), 9-20 : « Un macho es un pobre al que sólo le quedan como recurso para hacerse notar la indiferencia ante la muerte propia o el dolor ajeno ».

24

Amadis de Gaule représenterait le chevalier et ses valeurs transmises à toute la culture occidentale. Amadis serait le sujet occidental par antonomase, le non monstre, le non Autre, c'est-à-dire le sujet universel et sans fissure défendu par les logiques des lumières et de l'humanisme.

fougue est telle que l'île qu'il habite se présente comme un endroit inhabité, une espèce d'enfer sur terre auquel seuls pourront accéder les chevaliers dont l'héroïsme frisera les limites de la folie et dont la description ressemble aux territoires-frontière contemporains²⁵.

Outre les caractéristiques associées au personnage littéraire, les sujets endriagues contemporains ont d'autres caractéristiques spécifiques contextuelles : ils surgissent dans le postfordisme, comme conséquence de la reconfiguration du concept de travail et mettent en évidence/incarnent le lien entre la précarité – à de multiples niveaux – et la violence réelle, économique et symbolique.

Le contexte quotidien de ces sujets est ainsi :

« (...) la juxtaposition très réelle de la prolifération des marchandises et de l'exclusion de la consommation. (Ils sont) contemporains de la combinaison d'un nombre croissant de besoins et d'un manque croissant de ressources presque basiques pour une partie importante de la population. (Lipovetsky, 2007, p.181)

De cette façon, les sujets endriagues, -comme récepteurs des injonctions aussi bien économiques que de genre (masculin), de classe et de consommation en vigueur– décident de faire usage de la violence comme outil du *nécro-empowerment* et de l'acquisition de capital.

Avec la conceptualisation de la subjectivité endriague nous essayons de mettre en évidence que l'usage de la violence frontale se popularise toujours plus parmi les populations démunies comme un outil d'enrichissement rapide qui peut faire face à la dévirilisation qui menace beaucoup d'hommes étant donné la précarisation professionnelle croissante dont la conséquence est, pour eux, une incapacité à jouer de façon légitime leur rôle de mâle chargé de nourrir sa famille²⁶. Cela s'avère être par ailleurs une stratégie efficace pour exorciser l'image et la condition de victime et éviter d'être lu comme illégitime ou minoritaire en raison de la classe, la race ou l'ethnie.

25

Par territoires *frontières*, nous renvoyons aux frontières en général mais nous mettons l'accent sur les frontières du nord du Mexique avec les Etats-Unis qui correspondent parfaitement à ce qui est décrit dans la mesure où ce sont actuellement des villes contrôlées par les cartels de la drogue, les trafiquants de personnes, la prostitution et les différentes forces répressives de l'Etat, créant ainsi un champ de bataille, c'est-à-dire, un territoire en état de siège et militarisé.

26

Il est important de mentionner que certaines recherches sur la masculinité affirment que « peu à peu s'est perdu un mode légitimé de souteneur économique » (Lucioni, 2007, p.343). Cependant, il y a co-existence dans l'intériorisation et l'application des vieux et nouveaux discours dans les pratiques des hommes et les demandes de la masculinité hégémonique (bien que nous reconnaissons que celles-ci sont contextuelles) ont influencé de façon accablante la création et propagation de la nouvelle classe criminelle (constituée dans sa majeure partie par des hommes) qui lutte pour avoir le pouvoir absolu dans le pays. Une étude récente réalisée par des universitaires du centre de Investigaciones Interdisciplinarias en Ciencias Y Humanidades (CEIICH) et du centre Regional de Investigaciones Multidisciplinarias de la Universidad Nacional Autónoma de México, signale que la perte d'emploi affecte le modèle hégémonique de masculinité (un individu chargé de nourrir sa famille, sexuellement disponible et avec un certain degré de pouvoir sur quelques cercles). On démontre en plus, qu'une fois le pouvoir économique perdu, la santé est affectée, tout comme la vie sociale et sexuelle des Hommes (Olivares Alonso, 2013).

Nous en venons au troisième point, et nous considérons nécessaire de noter le rôle des media au Mexique, surtout de la télévision, et de son influence sur le renforcement d'un système culturel, idéologique et patriarcal. Nous renvoyons à l'usage féroce de son pouvoir de diffusion, visible tout d'abord dans l'implantation et la reproduction constante, moralisatrice, des modèles/chorégraphies de genre qui servent à marquer « des attitudes différentielles et opposées pour chaque genre » (Valladares, 2007, p.324) et « à partir de là à survaloriser socialement le genre masculin » (Valladares, 2007, p.324), ce qui se traduit par une asymétrie entre les femmes et les hommes ; ensuite (et très étroitement lié aux conséquences de l'asymétrie), à son traitement sensationnaliste de la violence criminelle sous toutes ses formes. En la montrant de façon répétitive, elle parvient à nous suraturer et à nous immuniser largement face à elle.

Le problème de l'hyper-visibilisation de la violence au Mexique est qu'on l'utilise comme un mécanisme de contrôle et d'intimidation de la population, en empêchant ainsi que l'auditoire développe un sens critique face à ses répercussions réelles et sa dimension genrée. De la même façon, on évite aussi l'articulation des discours, des ressources et des pratiques qui n'interprètent pas la violence juste comme un phénomène externe et criminel –et donc unidimensionnel, apparenté uniquement à l'économie– mais qui parviennent à développer un sens critique à travers des biais qui définissent les genres et qui légitiment les mâles dans l'exercice de la violence, tant dans l'espace public que dans l'espace privé, comme étant l'une de leurs facultés masculines.

Cependant, cette hyper-visibilisation de la violence criminelle, lue de façon critique à travers les outils développés par les transféminismes, peut nous aider à réveiller la conscience des mâles au sujet de la nécessité d'un changement radical dans les structures de genre ; elle sert en effet de miroir grossissant aux conséquences dont souffrent toutes celles et tous ceux parmi nous qui, d'une quelconque manière, sont objet de la violence dans laquelle le Mexique est actuellement enfermé. Ainsi, tant la violence criminelle que la violence machiste ne peuvent plus être vues « à travers une brume iridescente, inodore, parfumée, de fait, de toutes les cruautés essentielles discrètement occultées » (Wells, 1908, p.81). Car une telle violence n'est pas une pratique individuelle dont on peut se défaire ou se dédouaner facilement, mais un système de relations de pouvoir et économiques qui détruisent le tissu social et tôt ou tard finissent par nous affecter tous et toutes car, en étant systémique, elle se sert de mécanismes de normalisation et d'auto-légitimation qui ont besoin de pratiques toujours plus atroces, pour contraster, confronter et contrôler le contexte social de la normalité.

Comment le transféminisme peut-il réorienter et proposer d'autres modèles pour la création de sujets qui n'aient de lien ni avec la dystopie gore, ni avec la masculinité hégémonique, ni avec la surconsommation néolibérale ?

Le narcotrafic, la criminalité et la violence spectaculaire ont reconfiguré politiquement, socialement et économiquement le Mexique contemporain, comme le montrent plusieurs rapports : Bourbaki (2011), Stratfor (2012), etc. C'est pourquoi, dans ce travail de réflexion, nous avons rapidement revu les formes selon lesquelles les injonctions de la masculinité hégémonique liées à la construction et au renforcement de l'idée d'Etat-Nation, et le capitalisme gore, comme construction économique et culturelle, ont contribué à une telle reconfiguration.

Pour cette dernière réflexion nous reprenons la perspective féministe, en l'appréhendant comme une articulation de la pensée et de la résistance sociale, qui est capable de conserver comme nécessaires certains présupposés des luttes féministes²⁷, dans le but d'élaborer un rapprochement, critique et localisé, qui serve de point de départ pour de futures articulations entre les résistances non dystopiques –qui configurent le paysage composite des villes du capitalisme gore (Valencia, 2010)– et des thèmes en rapport avec l'usage subversif du genre, du langage, de la sexualité, de l'ethnie/race, de la diversité fonctionnelle, de l'écologie, de l'économie et de la politique. De telles résistances non dystopiques représentent une réélaboration du tissu social comme contre-offensive face aux subjectivités endriagues du capitalisme gore.

Ce qui précède nous conduit à l'idée qu'il est souhaitable et pertinent de créer d'autres sujets politiques construits depuis le transféminisme comme cadre épistémologique, ouvrant à nouveau le débat sur la nécessité et l'actualité du défi qui consiste en ce que les sujets masculins adoptent d'autres configurations et conditions depuis lesquelles construire leurs masculinités pour être capables, non seulement de les mettre en œuvre mais aussi de créer un discours de résistance à travers elles²⁸.

Une telle construction théorico-pratique doit prendre en compte les perspectives transféministes et le travail de déconstruction antipatriarcale et anticoloniale, tout comme les outils conceptuels qu'ont créés les féministes de couleur dans le but de reposer le sujet féminin et de le décentrer à partir d'un déplacement vers le non hégémonique ou prédéterminé par la biologie.

Comme le disait avec lucidité Simone de Beauvoir -il y a plus de 50 ans- « nous ne naissons pas femmes, nous le devenons » (1981, p.13). Il est temps que la question glisse vers le champ de la masculinité pour la décentrer et en faire des constructions plus ancrées dans la réalité, dont les résultats débouchent sur l'incarnation de masculinités singulières qui prouvent qu'on ne naît pas non plus homme mais qu'on peut le devenir à travers des processus, à tout moment modifiables, qui soient intimement liés au contexte et à l'économie.

La vitalité de ce nouveau repositionnement de la Masculinité en masculinités plurielles et localisées qui détiennent une perspective critique sur les effets que l'économie a sur la distribution de la vulnérabilité dans le tiers monde g-local se justifie par le fait que, dans la pratique, ces nouvelles masculinités subsistent déjà et résistent à la masculinité hégémonique et à ses violences, en créant un point d'intersection entre le *devenir*

27

Des questions relatives à l'autogestion des corps féminins, masculins, trans et à diversité fonctionnelle tout comme l'exercice libre d'une sexualité non codifiée par des règles morales et/ou religieuses qui incitent au racisme, à l'homophobie, à la lesbophobie, la transphobie ou à l'abolition du travail sexuel.

28

Nous signalons que nous renvoyons essentiellement à la révision de la *masculinité* incorporée dans les réalités latino-américaines et surtout, nous n'occultons pas le fait qu'il existe déjà des formes de confrontation de cette *masculinité* dans ces espaces qui ni ne partagent ni n'obéissent aux dictats du pouvoir capitaliste et machiste et sont parvenus à se défaire, dans la mesure du possible et de façon critique, de l'identité dominante. Nous en trouvons des exemples en Argentine avec le groupe d'hommes anti-patriarcaux qui s'auto-dénoient : Ni machos Ni fachos (s.f.) et au Mexique avec *Le Mouvement des Hommes pour des relations Égalitaires et sans Violence* (MHORESVI, s.f.) fondé en 2006.

minoritaire auquel sont confrontés les hommes contemporains à cause de la précarité économique –qui démantèle à une vitesse accélérée leur système de privilèges de genre– et d'autres *devenirs minoritaires* qui, pour des questions de genre, de race/ethnie, de dissidence sexuelle, etc., ont été écartés du système de privilèges hétéropatriarcaux et racistes. Dans cette rencontre entre subjectivités se crée un espace de confluence où s'exhibent de façon explicite les formes selon lesquelles le capitalisme a institué des systèmes fondés sur le binarisme de genre comme formes d'organisation du travail (re)productif dans des contextes coloniaux, ainsi que les manières dont ces systèmes sont actuellement en mutation dans le but d'octroyer des *privilèges* uniquement aux corps qui sont productifs, c'est-à-dire rentables pour le capitalisme.

En conséquence, c'est à travers l'élaboration et la visibilisation d'un discours autocritique –fait par les hommes eux-mêmes et en dialogue avec les transféminismes à propos des relations de pouvoir– que l'on peut opérer une modification réelle dans les pratiques quotidiennes des masculinités. Cela prépare ainsi un terrain propice à l'élaboration de nouveaux modes de comportement qui éloignent les hommes de la masculinité hégémonique (Connell, 2010) et de son système d'ordres et de contre-ordres dont le respect aveugle conduit à la violence machiste et à la reproduction de la perspective coloniale.

Nous trouvons un exemple de cette distance autocritique dans l'agenda des hommes pour l'égalité, rédigé à Barcelone dans le cadre du *Congreso Iberoamericano de Masculinidades y Equidad* (CIME, 2011) dont nous reproduisons les cinq premiers points :

1. Nous rejetons l'exercice du pouvoir patriarcal et nous renonçons aux privilèges qui en découlent.
2. Nous dénonçons toutes les formes de violence machiste envers les femmes, en encourageant la révision critique du sexisme intériorisé et en développant un travail de sensibilisation et de prévention de cette violence parmi les hommes ; en pariant sur la défense des Droits de l'Humain et la résolution pacifique des conflits.
3. De même nous rejetons d'autres violences machistes (bullying, homophobie, transphobie).
4. Nous promouvons la coresponsabilité des hommes et les soins partagés, avec une attention particulière à la responsabilité des hommes à prendre soin d'eux et des personnes dépendantes et âgées, en appuyant des mesures de conciliation entre la vie active et personnelle.
5. Nous impulsions la paternité active et responsable, en encourageant l'implication des pères et l'amélioration de leurs capacités à s'occuper des enfants, en les intégrant dans les cours de préparation à l'accouchement, aux premiers soins et d'attention à la mère; dans ce sens, nous militons pour que les autorisations de congé de maternité et de paternité soient égales et transférables et payées par la Sécurité Sociale à 100% du salaire. (CIME, 2011)

La citation antérieure nous montre qu'il y a beaucoup de sujets masculins qui veulent, cherchent et ont besoin de se défaire des modèles archaïques et oppresseurs de la masculinité traditionnelle et qui incitent à ce changement car ils reconnaissent que cela est le plus favorable pour tous et toutes. Mais pour que cette reconfiguration des masculinités soit possible et ait une incidence sur la réélaboration du tissu social dans le Mexique contemporain, il faut que le modèle des désirs sur la masculinité change. Un tel changement doit être collectif, puisque bien que la masculinité soit un modèle

qui détermine la vie et la conduite personnelle, ses conséquences ne le sont pas puisqu'elles rétro-alimentent des modèles de socialisation liés à l'histoire mondiale et à la globalisation, c'est-à-dire que leur contour est en rapport étroit avec les luttes géopolitiques de l'impérialisme et du colonialisme.

C'est pourquoi la transformation de la masculinité dans le Mexique actuel doit être une tâche essentielle qui doit être reprise à plusieurs échelles sur le terrain des institutions (avec une critique radicale du machisme d'État), sur le terrain de la culture (avec une éducation non sexiste) et de la communauté (avec des pratiques de genre qui dépassent les préjugés, afin de rompre les visions désarticulantes et d'affrontement qu'on leur a socialement octroyées).

D'un autre côté, l'importance de la déconstruction du modèle de masculinité machiste est aussi clairement liée à une autre déconstruction, celle du phallogocentrisme patriarcal, directement lié au capitalisme gore comme un *continuum* contemporain du colonialisme. De telle sorte que la création de nouveaux discours sur les masculinités dissidentes peut ajouter et compléter une vision critique du rôle des sujets endriagues du Capitalisme Gore.

Ces sujets dystopiques, violents et féroces, peuvent être lus comme l'incarnation d'une masculinité soumise aux injonctions du genre masculin et comme une actualisation *in extremis* de la logique coloniale, laquelle :

« Identifia les hommes colonisés par leur corps et les définit comme violents et stupides, tandis que les hommes appartenant aux élites, elle les considéra intelligents et moralement vertueux. [...] Ainsi les images de la masculinité s'entrelacèrent à la création de hiérarchies raciales qui persistent encore ».

Ce sont des images qui se recréent dans un modèle de masculinité autoritaire, agressive, hétérosexuelle, *courageuse* face à des corps capables de la défier, que l'on respecte plus que les autres. C'est à un tel modèle que prétend accéder la subjectivité endriague.

Au Mexique, ce modèle de masculinité violente liée à l'État n'est pas un cas isolé, mais c'est un cas de production et reproduction de certains traits de genre qui se répètent dans les ex-colonies et entrent en relation avec l'identité nationale, créant, selon les propos de Connell « un ordre de genre mondial » (Connell, 2006, p.188) qui peut se définir comme étant « la structure des relations qui à échelle mondiale, connecte les régimes de genre des institutions avec les ordres de genre des sociétés locales » (Connell, 2006, p.188). Cet ordre de genre est le résultat de la société globale, qui distribue grâce aux dispositifs culturels et technologiques de genre (De Lauretis, 1989) des idéaux d'aspiration aussi bien de masculinité que de féminité, qui standardisent tout le monde –idéaux qui sont consommés par les sociétés g-locales–.

C'est pourquoi la déconstruction de la Masculinité et sa pluralisation doivent se faire main dans la main avec une perspective de genre et le transféminisme, compris non seulement comme un mouvement social par et pour les femmes, mais aussi comme une catégorie épistémologique pour la compréhension et la création de nouveaux

agencements (au-delà des genres, mais sans invisibiliser leurs luttes) non dystopiques²⁹.

De plus, il faut éviter de s'ancrer dans des présupposés de genre dichotomiques et hiérarchiques pour la construction de ces nouvelles alliances intersubjectives, étant donné que ce que nous savons des genres tend à céder à la tentation du solipsisme de construire l'identité de l'autre à partir de clichés et stéréotypes qui, même s'ils ont une base réelle, courent le danger d'être incomplets ou bien de venir des projections de l'identité propre.

Le travail consistant à défendre une identité inamovible nous détourne de la possibilité de trouver les intersections perverses entre le capitalisme et la biopolitique, qui historiquement a géré les corps des populations grâce à l'invention et à la défense de fictions politiques basées sur des essentialismes corporels comme : la race, le genre, la sexualité hétérosexuelle, l'intégrité corporelle. En modelant et en légitimant ainsi les sujets selon les nécessités reproductives du système économiques hégémonique.

Nous trouvons extrêmement important stratégiquement que les hommes, en se déconstruisant et se réinventant, cherchent des espaces pour eux, en dehors des limites fixées par l'hétéropatriarcat et de la violence comme outil d'auto affirmation virile. À ce propos, il est souhaitable que les masculinités contemporaines soient capables de désobéir et d'arnaquer au/le patriarcat en renonçant à leurs dividendes de genre. Ces arnaques pratiques au patriarcat consisteraient d'une part en l'exercice d'une paternité active dans le soin et l'éducation des enfants, puisqu'elle désactiverait, depuis l'agentivité individuelle, les commandements de genre qui ont confiné les relations entre les pères et les enfants à une relation émotionnellement précaire et de distanciation physique.

D'autre part, la mise en place d'un modèle de (ré)éducation non sexiste qui se développerait dès les premières années des enfants et qui se délierait des présupposés de genre qui se fondent sur l'asymétrie, donnerait de l'espace pour que les enfants construisent leur positionnement de genre d'une façon plus émancipatrice, autonome et fluide, moins hiérarchique et surtout, et surtout les éduquerait pour revendiquer leur droit à la différence. Il serait également nécessaire de destigmatiser les modèles de conduite des collectifs LGBTTTBIQ³⁰ et de réévaluer les avancées dans la réinvention de la subjectivité que le mouvement *queer/cuir* a développée, qui peut fournir une relecture intersectionnelle des subjectivités. Il est important de reconnaître que les pratiques du mouvement *queer/cuir* ont constitué une résistance publique, pacifique et efficace, dont les revendications ne se sont pas seulement ancrées dans les préférences sexuelles ni dans un essentialisme biologiciste –puisque elles nient toute essence, la considérant réactionnaire et oppressive.

29

Appartenant au terme *Dystopie* et consigné, selon les données du *Oxford English Dictionary*, fin XIXème par John Stuart Mill qui l'utilisa comme antonyme à l'*Utopie* de Thomas More et avec lequel il chercha à désigner une utopie négative où la réalité se déroule en des termes antithétiques à ceux d'une société idéale (OED, s.f.)

30

Lesbiennes, Gays, Bisexuels, Transsexuels, Transgenres, Travestis, Intersexes et *Queer*.

Ces résistances nous montrent qu'elles sont conscientes que « d'innombrables processus de minorisation sont traversés par la société » (Guattari et Rolnik, 2006, p.94) mais aussi qu'à leur tour ceux-ci traversent la société, en faisant de la biopolitique un processus réversible, et que face à la violence physique et l'oppression récalcitrante utilisées par le système hétéropatriarcal, hégémonique et conservateur – représenté à l'heure actuelle par le capitalisme gore– la désobéissance et l'ingouvernabilité peuvent venir des voies les moins considérées par la légitimité sociale.

Le mouvement *queer/cuir* n'appelle pas à la normalisation comme synonyme de légitimité. Cela nous montre que face au monopole de la violence légitime et illégitime il existe des fronts de résistance qui peuvent mêler leur agentivité à une vision ludico-critique et anticapitaliste d'activisme, sans que cela ne doive se comprendre d'une forme abstraite ou superficielle, étant donné que cela implique une autocritique et une révision réflexive par rapport au rôle des *résistances queer/cuir* et transféministes face aux identités de genre et au consumérisme :

La consommation conditionne également nos corps, détermine leur forme en traversant notre identité et en exigeant que nos affects s'inscrivent dans un cadre répertorié. Nous ne souhaitons pas habiter un ghetto commercial où la seule existence possible serait d'être un gay-trans-lesbienne du week-end. Où les rapports se monnaient, et où on n'a accès à ce semblant d'existence uniquement à travers l'argent. Nous ne voulons pas consommer pour finalement être consommés par ce même engrenage qui nous opprime. (Manifiesto Con fronteras no hay orgullo, 2009)

Le modèle transféministe représente une déconstruction de la pensée hétéropatriarcale-sexiste car c'est le résultat de luttes et de réflexions intersectionnelles. Cela suppose à la fois une rupture et un *continuum* avec la tradition féministe, laquelle suppose un tournant performatif dans l'interprétation de l'identité. Bien entendu, ce n'est pas la panacée, mais cela nous donne des référents concernant d'autres possibilités interprétatives et de construction/déconstruction de la subjectivité qui défient les structures rigides des genres, des sexes et le discours colonial.

Ainsi les masculinités ne pourront pas être reconnues comme nouvelles si elles se dissocient du transféminisme et du mouvement *queer* et si elles ne parviennent pas à se défaire de l'obéissance et de l'investissement de la *masculinité* comme la comprennent le pouvoir et le discours hégémonique. C'est-à-dire que la reconfiguration de ces nouvelles masculinités, en tant que moyen de forger des subjectivités non dystopiques, doit être apparentée à la résistance mais depuis un espace qui ne les lie pas à l'exécution du pouvoir de façon verticale et hétéropatriarcale. Ceci nous conduit directement au problème du repositionnement du concept et de l'exercice de la politique dans les conditions d'un *devenir queer/cuir* qui ne se circonscrit pas seulement aux pratiques homosexuelles mais qui implique « une position critique attentive aux processus d'exclusion et de marginalisation que génère toute fiction identitaire » (Preciado , 2009). Il s'agit donc du développement d'une

citoyenneté cuir qui repense et réactive les agencements depuis des devenirs minoritaires et la perspective décolonialiste³¹.

Depuis notre perspective transféministe, la forme selon laquelle nous comprenons la politique doit changer et sa pratique doit être réécrite selon les variables des devenirs minoritaires qui cherchent des alliances possibles pour la construction d'objectifs communs³², et non pour perpétuer les logiques de reconstruction du tissu social, puisque ce tissu est traversé par des logiques terriblement réactionnaires et conservatrices qui, si elles se reconstruisent, continueront à diffuser les mêmes modèles d'interprétation/d'action par rapport au genre, à la sexualité, à la classe, à la race, au pouvoir.

Dans cet espace de crise et de violence généralisée au Mexique, la proposition depuis le transféminisme est que l'agencement et la construction des relations sociales ne soit plus comprise comme l'art de gouverner les autres mais comme la redistribution de stratégies de survie pour faire croître le bien commun.

Dans ces temps de crise de civilisation, la figure de la/des femme(s) peut être lue comme une enclave double. D'un côté, elle se profile à travers la prolifération d'images-marchandises qui la réinsèrent dans des logiques prédatrices de consommation et de rentabilisation. Cependant, dans ces mêmes logiques de sur-représentation/invisibilisation, la métaphore des/de la femme(s) s'actualise aussi de façon dissidente et radicale : dans le devenir minoritaire des hommes pour des raisons économiques. C'est-à-dire qu'elle s'actualise dans ce *devenir femme* des hommes, qui peuvent être représentés par cette même métaphore, où la/les femme(s) n'est/ne sont (ne sommes) plus seulement un être biologiquement situé, ni une entité isolée, exploitable, vulnérable et destructible, mais la représentation d'une oppression historique et intersectionnelle qui est parvenue à désobéir au genre et à développer des stratégies de survie face aux injonctions prédatrices. Qui a réussi, de plus, à développer son agentivité pacifiquement en rendant visible la *simultanéité des oppressions*. Pour cela, dans nos prototypes communs comme dans nos dysmétries, nous considérons que le *décentrement de la catégorie de Masculinité* (Halberstam,

31

Cette perspective décoloniale n'appelle pas une position d'indolence intellectuelle mais ce que Nelson Maldonado Torres dit à propos de l'attitude décoloniale : « elle naît quand le cri de terreur face à l'horreur de la colonialité se traduit dans une posture critique face au monde de la mort coloniale et dans une recherche de l'affirmation de la vie de ceux qui sont plus affectés par le monde. Nous parlons donc d'une transition de l'horreur à ce que nous pourrions appeler, suivant la piste de la théoricienne chicana Chela Sandoval, comme amour décolonial (2000). Le surgissement de l'attitude décoloniale englobe donc un état affectif qui lui est fondamental, qui peut à la fois être considérée, comme le fait très clairement l'afro caribéen Franz Fanon dans sa *Peau noire, masques blancs* (1973) comme principe d'un type particulier de philosophie et de production théorique » (Maldonado Torres, 2008, pp.66-67).

32

« ...Il faudrait dire que ce qui est « commun » à la multitude n'a pas à être cherché dans le plus petit dénominateur commun que l'on donne naturellement comme étant l'essence commune de l'exploitation ; ce qui est commun c'est l'objet même qu'il faut construire politiquement, en acceptant de se mesurer à la simultanéité des oppressions. Non pas le pouvoir de « gouverner les autres » mais le pouvoir de construire en commun et de façon partagée, les espaces dans lesquels nous habitons » (Galcerán, 2009, p.198).

2008) entendue comme une propriété intrinsèque et exclusive du corps des hommes est nécessaire.

Ce décentrement conduirait à une reconstruction discursive non abjecte en mesure de multiplier les possibilités dans l'éventail de la construction de nouvelles subjectivités, tant pour les femmes que pour les hommes –incluant dans ces nouvelles catégorisations aussi bien les bio-femmes, bio-hommes que les techno-femmes, techno-hommes et personnes intersexes– en créant un cadre qui élargirait nos possibilités d'action et de reconnaissance.

Le déplacement désessentialisant des catégories et potentialités de la masculinité supposerait un changement épistémologique et discursif sans précédent dans la construction de nouvelles masculinités et féminités, qui se reflèterait dans les relations sociales à tous les niveaux, en rendant possible la réélaboration –et non la reconstruction– du tissu social dans notre contexte mexicain, puisque la première étape provient de la perspective transféministe qui a l'intention de se séparer des éléments biologicistes, identitaires ou nationalistes considérés comme profondément réactionnaires– même quand ils sont utilisés par des mouvements progressistes– et qui se dit favorable au dynamitage de l'orthodoxie de ce qui peut être considéré actuellement comme agentivité politique.

Evidemment, cette réflexion est juste un point de départ modeste pour de futures élaborations à propos du problème de la violence structurelle survenue sur le territoire mexicain, une explication intersectionnelle qui cherche à rendre visible certaines connexions entre la construction de l'Etat, la construction sexiste du genre et la rupture du tissu social dans le Mexique contemporain.

Bibliographie

Beauvoir, S. (1981). *El segundo sexo. II. La experiencia vivida*. Buenos Aires: La Pléyade.

Bourbaki (2011). *El costo humano de la guerra por la construcción del monopolio del narcotráfico en México (2008-2009)*. México. [Versión electrónica]. Disponible en: <http://laredmm.files.wordpress.com/2011/08/informebourbakilowres2def.pdf>

CIME (2011). La agenda de los hombres por la igualdad. octubre 8 2011, Barcelona. Disponible en: http://www.ahige.org/pdfs/DECLARACION_DE_BARCELONA.pdf

Connell, R. W. (2006). Desarrollo, globalización y masculinidades. En Careaga, G. y Salvador Cruz. *Debates sobre masculinidades. Poder, desarrollo, políticas públicas y ciudadanía* (pp.185-210). México: UNAM/PUEG.

Connell, R. W. (2010). *Masculinidades*. México: UNAM.

Courvant, D., y Koyama E. (2000). *Transfeminist Anthology Project, transfeminism.org*. Disponible en: <http://web.archive.org/web/20000816213525/http://www.transfeminism.org/>

Davis, M. (2008). *Ciudades muertas. Ecología, catástrofe y revuelta*. Madrid: Traficantes de Sueños.

De Lauretis, (1989). *Technologies of Gender. Essays on Theory, Film and Fiction*. London: Macmillan Press.

Fanon, F. (1973). *Piel negra, máscaras blancas*. Buenos Aires: Abraxas. Galcerán, M. (2009). *Deseo (y) Libertad. Una investigación sobre los presupuestos*

de la acción colectiva. Madrid: Traficantes de Sueños. Guattari, F. y Rolnik, S. (2006). *Micropolítica. Cartografías del deseo*. Madrid: Traficantes de Sueños.

Halberstam, J. (2008). *Masculinidad Femenina*. Madrid: Egales.

Hill, R. J., (Report Chair), Childers, J., Childs, A. P., Cowie, G., Hatton, A., Lewis, J. B., McNair, N., Oswald, S., Perez, R. M. y Valentine, T. (2002). *In the shadows of the arch: Safety and acceptance of lesbian, gay, bisexual, transgendered and Queer students at the University of Georgia*. Athens, Georgia: Department of Adult Education.

Lewis, O. (1959). *Cinco Familias. Mexican Case Studies In The Culture Of Poverty*. New York: Basic Books.

Lewis, O. (1961). *The children of Sanchez, Autobiography Of A mexican family*. (4a ed.) Gotinga: Lamuv-Verl.

Lipovetsky, G. (2007). *La felicidad paradójica. Ensayo sobre la sociedad hiperconsumista*. Barcelona: Anagrama.

Lucioni, M. (2007). Pensar la violencia en los contextos de la vida. En M. L. Jiménez y O. Tena Guerrero (Coords.). *Reflexiones sobre masculinidades y empleo* (pp. 339-356). Cuernavaca: UNAM, Centro Regional de Investigaciones Multidisciplinarias.

Maldonado Torres, N. (2008, julio-diciembre). La descolonización y el giro des- colonial. *Revista Tabula Rasa*, (09), 61-72.

Manifiesto Con fronteras no hay orgullo: Lesbianas, Gays, Trans, Bisex, Queer y Heteros contra la ley de extranjería y la represión a lxs inmigrantes. (2009, junio 27). Madrid. Disponible en: <http://confronterasnohayorgullo.blogspot.com/>

Monsiváis, C. (1981, abril-mayo). ¿Pero hubo alguna vez once mil machos?. *FEM*, (18), 9-20.

Monsiváis, C. (1990, septiembre-octubre). Control y condón. La revolución sexual mexicana. *Nueva Sociedad*, (119), 99-105.

Montesinos, R. (2004, julio-agosto). Los cambios de la masculinidad como expresión de la transición social. *El Cotidiano*, 20 (126), 1-16.

Moraga, C. (1988) La Güera. En C. Moraga y A. Castillo (Comps.). *Este puente, mi espalda. Voces de mujeres tercermundistas de los Estados Unidos* (pp.19-33). San Francisco: Ism Press.

Movimiento de Hombres por Relaciones Equitativas y Sin Violencia (MHORESVI). (s.f.). Recuperado de <http://mhoresvi.wordpress.com/>

NimachosniFachos.(s.f.).Disponibleen: <http://colectivovaronesantipatriarcales.blogspot.mx/>

Olivares Alonso, E. (2013, julio 4). Un hombre desempleado rompe el modelo de masculinidad impuesto, revela estudio. *Periódico La Jornada*. Disponible en: <http://www.jornada.unam.mx/2013/07/03/sociedad/040n1soc>).

Oxford English Dictionary (OED). (s.f.). *Oxford English Dictionary*. Disponible en Cfr. <http://www.oed.com>

Preciado, B. (2009, mayo). Transfeminismos y micropolíticas del género en la era farmacopornográfica. *Revista ARTECONTEXTO*, (21), 58-61.

Revista Ramón (2010, abril). Dossier Micropolíticas Cuir: Transmariconizando el Sur. Delfino, S., Rapisardi, F., Vásquez, E., Carbajal, F., Preciado, B., Guerrero, I., Mujeres Públicas, Campuzano, G., López, M., León de la Barra, P., Rivas San Martín, F., Fuenzalida, E., Galindo, M., Mujeres Creando y Rodríguez, V.M. Davis. F. y M. A. López (Eds. Invitados). .Disponible en: <http://es.scribd.com/doc/31922861/ramon-99-revista-ramona-de-argentina>

Sandoval, C. (2000). *Methodology of the oppressed*. Minnesota: University of Minnesota Press.

Stratfor. (2012, enero 24). *The polarization and sustained violence in Mexico's cartel war*. Agencia Stratford. Disponible en: <http://www.stratfor.com/sample/analysis/polarization-and-sustained-violence-mexicos-cartel-war>

Valencia, S. (2010). *Capitalismo Gore*. Barcelona: Melusina.

Valladares, P. (2007). Desempleo y violencia masculina. En M. L., Jiménez y O., Tena Guerrero (Coords.). *Reflexiones sobre masculinidades y empleo* (pp. 327-338). Cuernavaca, México: UNAM, Centro Regional de Investigaciones Multidisciplinarias.

Villaplana, V. (2008). *Zona de intensidades*. Madrid: Aconcagua Publish.

Wells, H. g. (1908). *The War in the Air*. Gran Bretaña: Pall Mall Magazine.

Zapata, G. M. (2001). Más allá del machismo. La construcción de masculinidades. En H. Silke, (Ed.) y M. Sandoval (Trad.). *Género, feminismo y masculinidad en América Latina* (pp. 225-247). El Salvador: Editorial Heinrich Böll, S.I.

Ziga, I. (2009). *Devenir Perra*. Barcelona: Editorial Melusina.